

COMME UNE VRAIE OUVRIÈRE, À NÎMES

Éliane Chemla

Gallimard | « Les Temps Modernes »

2015/3 n° 684-685 | pages 286 à 296

ISSN 0040-3075

ISBN 9782070115822

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-les-temps-modernes-2015-3-page-286.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Gallimard.

© Gallimard. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

COMME UNE VRAIE OUVRIÈRE, À NÎMES

C'était en 1967, j'avais fini ma dernière année universitaire et je reçus un courrier de l'éducation nationale me proposant mon premier poste de « maître auxiliaire » de philosophie pour la rentrée suivante. Mais au même moment, les dirigeants de l'organisation révolutionnaire à laquelle j'appartenais depuis quelques mois, l'UJCM, revenaient de leur voyage en Chine et rapportaient avec eux, parmi d'autres, la conviction que la seule solution, pour mener à bien la révolution prolétarienne, était de « s'établir en usine ». Car comme le dit *Le Petit Livre rouge*, pour comprendre le peuple, il ne suffit pas de regarder du haut de son cheval, ni même de « descendre de cheval pour cueillir les fleurs », mais il faut « vivre longtemps, par exemple deux ou trois ans, ou même plus : cela s'appelle "s'établir" ». Aussi cet été là, une partie d'entre nous mit à profit les vacances pour aller tremper un orteil dans « l'établissement » en travaillant quelques semaines, qui en usine, qui sur les chantiers, qui dans des exploitations agricoles. Puis nous rapportâmes la moisson et fîmes la liste des lieux où l'avenir paraissait prometteur, au vu de l'instinct révolutionnaire des masses que ces quelques semaines d'immersion nous avaient permis de repérer ici ou là. Car nous savions que « les masses sont les véritables héros ».

On procéda alors à la distribution des rôles et, pour ma part, je fus du groupe désigné pour aller appuyer les militants d'avant-garde qui s'établiraient dans une usine du Gard où une équipe de syndicalistes avait été diagnostiquée « quasiment révolutionnaire ». Nous allions « encercler les villes par les campagnes » ou plutôt, dans ces circonstances, encercler la campagne par les

villes. C'est ainsi que, délaissant la perspective d'enseigner la philosophie dans des lycées d'Ile-de-France, je partis m'établir à Nîmes.

Inutile de dire que nous sortions tout juste de nos études et que, mis à part les éventuels travaux d'été d'étudiants, nous ignorions tout du monde ouvrier. Mais, même si on a du mal à le croire aujourd'hui, à mon arrivée à Nîmes, l'idée qu'il serait difficile de trouver place dans une usine ne m'effleurait pas. Tout juste m'inquiétais-je de dissimuler mon niveau d'études, de peur de voir démasquées mes intentions subversives...

Nîmes était une ville largement consacrée à la confection. Des usines, aujourd'hui depuis longtemps disparues, fournissaient les sous-vêtements à « Eminence », les pantalons au « Toro », les vêtements à la mode à « Cacharel », et chacun devrait savoir que la dénomination « jeans Denim » vient du tissu spécial qui avait été, pendant longtemps, fabriqué à Nîmes. Je me mis à la recherche de l'une ou l'autre de ces usines et arrivai en premier lieu devant les bâtiments de l'usine Deloustal, consacrée à la confection de costumes d'hommes. Je n'eus pas une hésitation à demander à voir le directeur qui n'eut pas davantage d'hésitation à me recevoir et me montra aussitôt une machine à coudre spéciale, devant laquelle une chaise vide signalait le besoin d'une ouvrière. Je fis un essai de « faufilage » sur cette machine, dans la minute je fus embauchée et invitée à venir au travail dès le lendemain matin.

Un site consacré à l'histoire des bâtiments des villes de France donne ceci en réponse à la requête « usine Deloustal » :

« Usine de confection construite en 1928 par la S.R.L. des établissements Deloustal et Cie à l'emplacement d'une scierie à vapeur autorisée en 1872 à Samuel Grill. Association vers 1960 avec l'entreprise Colomb de Donant pour donner la S.A. Deloustal et Colomb qui construit un 2^e atelier à l'arrière (29, rue de Générac). Vente vers 1985 au groupe allemand Vestra. Fermeture en octobre 1992. Bâtiments actuellement inutilisés. »

Ce résumé reflète l'histoire de la ville de Nîmes. On n'y trouve plus à présent d'usine de confection, mais le nombre des chômeurs s'est largement multiplié à mesure que les emplois portaient s'établir (eux aussi...) au loin.

Me voilà donc, en décembre 1967, devant une machine à faufileur. Devant et derrière moi, assises en file, des femmes et des filles, car seules les équipes de surveillants et de spécialistes tailleurs étaient masculines, de même que les « coupeurs », une spécialité hautement prisée, bien mieux payée, qui s'exerçait dans des locaux séparés, étaient uniquement des hommes. Quant aux ouvrières, la fidélité à « la boîte » n'était pas leur caractéristique principale : on passait d'une marque à une autre, selon les avantages et les inconvénients dont on entendait parler, créant ainsi une sorte de communauté féminine dans la ville, partageant style de vie et informations. On rencontrait là, essentiellement, des filles très jeunes, encore célibataires et quelques mères également célibataires. Les unes et les autres rêvaient de mariage, de changement de métier, voire de retour à la maison. J'étais moi-même jeune mariée, sans enfants, et mon mari était établi dans une autre usine de confection de la ville. Bien entendu, je n'envisageai pas un instant de suivre leur nomadisme : révolution oblige, « s'établir » et mener les masses à la révolution demande un peu de persévérance !

Quand je repense à cette période, avec le halo de douceur qu'y a mis le temps qui passe, je revois une vie d'usine à la fois drôle et terriblement ennuyeuse. Nous travaillions « à la chaîne ». Nos postes de travail étaient alignés le long d'un tapis roulant. Des boîtes en bois y défilaient tels les wagons d'un train, dans lesquelles, chacune à notre tour, nous puisions l'élément à coudre puis reposions la pièce travaillée qui continuait son voyage jusqu'à l'ouvrière suivante. A la fin de la chaîne, la veste était finie. Ainsi assises l'une derrière l'autre, nous n'en menions pas moins les conversations les plus animées. L'usine bourdonnait autant de nos bavardages que du bruit des machines. Les plaisanteries les plus grasses avaient la cote, souvent aux dépens des hommes qui nous encadraient. Mais comment rendre l'ennui infini d'une journée entière à refaire sans cesse les mêmes gestes, au demeurant assez peu complexes ? Pour ma part, je travaillais sur une machine à faufileur. Je recevais dans les caisses la moitié d'une veste. Je devais assembler à grands points le revers de la veste avec une pièce de toile destinée à le renforcer. La distance entre les points était maintenue grâce à une sorte de gros peigne en carton : je devais faire tomber l'aiguille de la machine sauteuse entre les dents du peigne et l'endroit du tissu devait s'accorder avec la doublure de toile sans froncer ni tirer. On peut s'absorber à fond dans ce type de tâche

pendant quelques minutes. Mais durant des heures... D'où les erreurs et les maladresses que venait corriger le « tailleur ».

Le tailleur était un spécialiste chargé de repérer les coutures mal faites et les pièces défectueuses. Sans pitié, il défaisait les points coupables et nous donnait le travail à refaire. Les caisses en attente sur le tapis s'accumulaient alors à notre poste et les ouvrières suivantes, inquiètes de devoir ensuite accélérer le rythme, protestaient à grands cris. Nous n'étions pourtant pas « aux pièces », comme nos camarades d'Eminence. Nous avions une paie fixe, hebdomadaire, et non pas comme elles une somme variable selon le nombre de vêtements produits. Notre rythme était ainsi moins crucial. Mais les contremaîtres, et même le directeur, tournaient dans l'atelier et houspillaient les retardataires. Sans compter que si l'embauche était facile, le renvoi ne l'était pas moins. En une phrase, on pouvait se retrouver licenciée, avec l'enveloppe de sa semaine et un « solde de tout compte » à signer. Le patron ne s'embarrassait ni de formalités ni de motivations écrites. Quant aux ouvrières, elles connaissaient à peine l'existence des prud'hommes. Et puis, une fois licenciées, il leur était plus facile de retrouver un emploi que d'attendre des mois la décision des juges et de risquer d'être en outre repérées comme « mauvaise tête ». Car le réseau des employeurs n'était pas moins efficace que le réseau des ouvrières.

Entre deux plaisanteries, nous chantions en chœur. Aujourd'hui encore, lorsque j'entends certains vieux airs, je retrouve presque l'odeur de tissu et de graisse de machine, car je suis ainsi constituée qu'une bonne partie de ma mémoire passe par l'odorat, et le reste passe par les chansons. Mes camarades d'atelier préféraient *Juanita Banana* et *Comme d'habitude* aux rocks anglais ou même aux chansons yéyé dont la mode était finissante. On chantait les chansons de Dalida et celles de Mireille Mathieu : *Qu'elle est belle* (« Rayonnante de bonheur, souriant à ce garçon que j'aime »...) ou bien *Riquita* (Jolie fleur de Java) de Georgette Plana (qui s'en souvient encore?). Les minutes passaient mieux en chantant. Le reste du temps, on regardait sa montre avec désespoir. Ou bien on lançait des défis : on ne regarde plus l'heure avant au moins une heure. Chiche ! Et quand approchait la fin de la séance, annoncée par une sonnerie comme à l'école, nous étions déjà toutes debout, nos sacs à la main, en dépit des protestations des contremaîtres. C'est vrai qu'il y avait un côté scolaire à cette ambiance : la jeunesse des

ouvrières, les remontrances des surveillants, l'ennui du temps qui ne passe pas... Satisfaction mentale en moins. On peut trouver un vrai plaisir à résoudre une équation ou à comprendre un poème. Mais à faufiler à l'identique une centaine d'encolures... Et nous filions au plus vite, sur nos fidèles Solex, la monture préférée des prolétaires nîmoises.

Pour ma part je me savais en mission. Cette idée me soutenait et me permettait de supporter la monotonie des journées. Le soir venu, nous tenions des « réunions de cellule » avec nos amis également établis à Nîmes ou dans les villes voisines pour nous soutenir le moral et envisager des tactiques, sans oublier de pratiquer la critique et l'autocritique indispensables pour être des révolutionnaires conséquents. Nous débattions à grand renfort de citations de Mao et faisons la part des contradictions principales et des contradictions secondaires. Nous étudions les directives des chefs, soit depuis Paris, soit depuis Vergèze où travaillaient ceux qui avaient le privilège d'avoir été envoyés en tête de pont, à l'usine où militait, selon nos analyses, l'avant-garde ouvrière de la section CGT. Nous échafaudions des tactiques, écrivions des tracts, échangeons nos impressions et nos prédictions avec une conviction qui nous menait souvent au seuil de la discorde, mais pas davantage, car « les contradictions au sein du peuple » ne sont jamais graves. Avec le recul, il me semble que nous amusions bien.

Mes amies, quant à elles, n'avaient pas d'autre motivation que de rapporter leur paie à la maison pour aider leurs parents ou nourrir leurs enfants. Le travail de « mécanicienne » (telle était notre dénomination) n'a pas les mêmes attraits que la spécialité du mécanicien. Ce n'est là qu'un des innombrables symptômes de l'inégalité entre les hommes et les femmes dont le vocabulaire français porte la marque. Un coureur, une coureuse ; un homme public, une femme publique ; un entraîneur, une entraîneuse... Si vous en voulez davantage, regardez donc sur internet. Ce genre de listes y foisonne.

Les jours et les bavardages passant, j'apprenais à connaître mes camarades de travail, comme toutes les filles de leur âge soucieuses de mode et de sorties, mais aussi de loisirs plus inattendus : Juliette, ma meilleure copine d'usine, faisait de la spéléologie. Certaines étaient incollables en questions de cinéma, d'autres passaient leurs loisirs à lire des ouvrages d'histoire. Les revues de romans-photos n'étaient pas les seules à circuler. On lisait aussi de

« vrais » livres, de préférence sentimentaux. On se rassemblait pour aller soutenir l'équipe de foot de Nîmes (bien classée à cette lointaine époque).

Nous recevions nos paies sous la forme d'une enveloppe hebdomadaire de billets qui le plus souvent se vidait avant l'arrivée de la suivante. Parfois mes amies arrivaient au travail le ventre vide, pour garder de quoi nourrir correctement leurs enfants. J'avais la chance d'être mariée, nous avions deux paies pour deux et ne manquions pas du nécessaire. Quant au superflu... Nous vivions dans un studio à peine meublé pour un prix dérisoire, tels tous les loyers à cette époque. Nous économisions sur les sorties, sur le cinéma, sur les vêtements. Il nous arrivait d'aller jusqu'au Gardon en Vespa et même parfois jusqu'à la plage du Grau-du-Roi, jusqu'au jour où la Vespa fut volée sur le parking près de la maison. Mais je n'ai pas le souvenir d'un manque ou d'une frustration. Nos loisirs étaient largement meublés par les réunions et par la lecture des informations, à l'affût du développement des mouvements révolutionnaires en France et ailleurs.

Pour ceux qui y travaillaient, l'usine n'était finalement que le lieu où se déroulaient les heures contraintes. La vie commençait à la sortie. Difficile dans ces conditions de discuter avec les ouvrières des « questions prolétariennes » pour la promotion desquelles je me trouvais là. Il n'y avait pas de syndicats dans nos usines et mes amies ne s'intéressaient pas sérieusement à leur existence. Les grandes centrales, ou leurs représentants locaux, se préoccupaient d'ailleurs fort peu de ces usines de femmes, sans doute peu porteuses de militantisme utile à leurs yeux. Pourtant je ne renonçais jamais à leur en démontrer l'importance. Une section syndicale pour mieux se défendre. Pour obtenir des pauses supplémentaires, pour éviter que le chronométré ne nous prépare un coup fourré, pour avoir une salle à manger digne de ce nom : il n'y avait pas de cantine, nous apportions de la maison nos gamelles (qui ne portaient pas encore le noble nom de « Bento » ou de « Lunch box ») et nous mangions ensemble, dans la cour de l'usine ou dans ce qui tenait lieu de réfectoire, une salle trop petite, mal équipée et inconfortable. Mais malgré l'existence de revendications, monter une section leur semblait une procédure trop complexe, leur confiance dans les centrales était limitée et la crainte des représailles plus convaincante que l'espoir des combats.

Je m'aperçois à présent que j'y pense comme si j'avais passé une grande partie de ma vie dans cette usine. Il est vrai que j'ai eu le temps d'y avoir plusieurs accidents, par exemple l'aiguille de la machine si bien enfoncée dans le pouce qu'il avait fallu démonter le pied de couture pour m'emmener à l'hôpital, sortir l'aiguille de mon doigt à la tenaille... Un exploit pour moi, tenir le coup comme une vraie ouvrière, dure à la douleur, prête à tout pour la révolution. Mon vrai billet d'entrée dans ce glorieux combat classe contre classe. Il me semble y avoir passé bien du temps, et pourtant ce ne furent que quelques mois. Car, chemin faisant, arriva Mai 68. Enthousiaste, je suivais les événements parisiens, le soir à la radio. Un jour, les ouvriers entrèrent dans la danse, lorsque la grève éclata à l'usine rhodanienne de Rhodiaceta, déjà connue pour ses syndicats combattifs, avant même Renault, si je me souviens bien. Nous autres révolutionnaires ne fûmes pas surpris : armés de la grande pensée du Président Mao, nous confirmions nos analyses, nous étions sûrs que nous allions voir la révolution de nos propres yeux. Il ne fallut que quelques jours pour que le mouvement gagna Nîmes et mon usine ne fut pas en reste, avec ma participation active. Sitôt l'usine en grève, je pus enfin contacter la CGT et obtenir leur aide pour monter une section... dont une secrétaire du directeur prit aussitôt la tête.

Ce furent des moments magnifiques. Nous discussions sans cesse de tout, nos vies, nos projets, la politique, le travail ; nous étions gaies, enthousiastes, nous nous retrouvions en ville, nous occupions l'usine, les contremaîtres rasaient les murs. En ville chacun parlait avec tous, avec force controverses et démonstrations. Nous participions aux manifestations avec nos banderoles. Le tout dura... l'espace d'un instant. Puis les accords de Grenelle furent signés et, si nous obtînmes une substantielle augmentation de salaire, le reste de nos revendications resta insatisfait et nous retournâmes à l'usine la tristesse au cœur. A présent il me semble que nous attendions de ce mouvement bien autre chose que quelques améliorations du quotidien : une autre vie, une nouvelle dignité, le renouvellement permanent de notre joie... La confiance des ouvrières dans les syndicats diminua encore et, dès la reprise, je fus licenciée de l'usine sans autre forme de procès, malgré les protestations de mes plus proches camarades de travail. La section CGT nouvellement installée ne leva pas le petit doigt.

J'étais un peu triste de laisser derrière moi les fruits de mon travail, alors que la révolution était si proche... Mais je n'allais pas baisser les bras, car « lutte, échec, nouvelle lutte, nouvel échec, nouvelle lutte encore, et cela jusqu'à la victoire — telle est la logique du peuple » et je retrouvai aussitôt un autre poste, cette fois dans une usine de chaussures, à la chaîne. Je n'y restai que très peu de temps et la quittai sans regret. Les odeurs de caoutchouc chaud, les doigts englués de colle, la contremaîtresse sadique, le rythme de production harassant, tout dans cette usine était une caricature. Je partis dès que je trouvai autre chose. Ce fut un emploi à la cartoucherie Rey.

La cartoucherie Rey était une grosse usine, très différente des usines de confection. Une « vraie » industrie, composée d'ateliers où de grosses machines vertes crachaient sans cesse leur produit dans un énorme fracas. On y emboutissait des rouleaux de métaux pour fabriquer des culots de cartouches ou des balles de fusils. La cartoucherie, qui après avoir appartenu en propre aux frères Rey, était devenue filiale de la société Nobel Bozel, avait une longue histoire. Elle avait connu des années auparavant un grave accident, lorsque l'un des bâtiments contenant des poudres avait explosé, causant des morts. Mais c'est à peine si cette catastrophe était évoquée à l'occasion et jamais je ne pus apprendre son histoire détaillée. L'usine se composait d'une série de bâtiments éloignés les uns des autres, pour prévenir une réaction en chaîne en cas de nouvel accident. D'un bâtiment à l'autre, les ouvriers ne se fréquentaient pas, hormis pour ceux d'entre eux qui étaient représentants syndicaux. Car, au contraire des usines de confection, les syndicats étaient puissants dans cette entreprise. J'eus d'ailleurs l'occasion d'y vivre quelques grèves, « répliques » du mois de Mai, envisagées par l'encadrement avec la plus totale tranquillité et sans que soit proférée contre nous la moindre menace. Sans non plus, d'ailleurs, que se fasse jour dans ces occasions l'envie des ouvriers de « continuer le combat » pourtant à peine commencé. Pour ce qui est d'y faire la révolution, je ne crois pas l'avoir jamais espéré.

Je travaillais dans un atelier d'emboutissage, dans une atmosphère à laquelle des mois en atelier de confection ne m'avaient en rien préparée. Le bruit était assourdissant et le sol couvert de la graisse blanche lubrifiante qui débordait des machines en perma-

nence et donnait à l'air une odeur particulière, pas très forte mais peu agréable. Chaque ouvrière était affectée à une machine, parfois deux en cas d'absence, cependant que les hommes, mis à part le contremaître de l'atelier, étaient « régleurs » ; leur mission consistait à réparer et à contrôler le fonctionnement des grosses emboutisseuses, d'un âge vénérable pour beaucoup d'entre elles, en changer les matrices selon la commande du client et à approvisionner les ouvrières en matière première : de gros rouleaux de métal que les machines transformaient en culots de cartouches ou en douilles, avant que les caisses soient convoyées jusqu'à un autre atelier où s'opérait leur remplissage. Ici comme ailleurs, les femmes étaient chargées des tâches de base, aux hommes étaient réservées les fonctions « nobles ».

Le travail qui m'incombait n'était ni vraiment pénible ni aussi ennuyeux que la chaîne à Deloustal. Je devais remplacer les caissons qui recevaient le produit fini à mesure de leur remplissage, vider les réceptacles des déchets avant qu'ils ne s'emplissent, jusqu'à remonter dans les matrices où étaient emboutis des culots de cartouches, remplacer les rouleaux à mesure qu'ils s'épuisaient et arrêter la machine si le produit cessait d'être conforme. Un culot de cartouche doit être parfaitement lisse. Pour m'en assurer, il me revenait de passer le doigt sur des échantillons sortis de la machine le plus souvent possible et de stopper le travail à la moindre rayure. Les caissons de produits étaient contrôlés et envoyés à la décharge s'ils étaient non conformes. La fabrication du culot se faisait en deux étapes : découpage d'un petit tube grossier d'abord, et passage dans une matrice à même de le découper proprement et finalement y imprimer la marque de l'entreprise. Entre les deux étapes, les produits semi-finis passaient par un réservoir que je devais nettoyer régulièrement au trichloréthylène. J'ignorais alors tout des dangers de ce produit, mais la position que je devais prendre, perchée sur un tabouret, penchée vers le réservoir, me faisait respirer ses vapeurs et j'en ressortais régulièrement comme enivrée. Le contrôle des culots provoquait aussi des coupures des doigts dans lesquelles s'infiltrait la graisse toxique des machines. Certaines des ouvrières y étaient allergiques et leurs mains étaient en permanence couvertes de boutons.

La sécurité des machines était sommaire. Aucun mécanisme empêchait une ouvrière de mettre les doigts dans la matrice alors que la machine fonctionnait. Mais nous étions prudentes. Nous

tentions aussi de rester propres. Or, malgré le port permanent de blouses de travail, le soir nos mains, nos cheveux, nos vêtements sentaient l'usine et la graisse réussissait toujours à s'infiltrer ici ou là. Les ouvrières étaient ici très différentes des mécaniciennes de Deloustal. Plus âgées, le plus souvent mariées, elles vivaient dans une plus grande aisance. Les payes étaient ici meilleures, notre travail nous donnant droit à la qualité de spécialistes. Le personnel était aussi beaucoup plus stable. Personne ne quittait sa place pour une autre usine. L'échange aurait été perdant. Aussi les conversations pouvaient-elles être plus sérieuses, voire plus intimes. Mon régleur m'a ainsi raconté sa vie entière, ses malheurs avec sa première femme, son amour des voitures... Mais rien de tout cela ne fit vraiment avancer la révolution.

Mes camarades établis dans les usines avoisinantes firent un jour eux aussi le constat que l'établissement ne donnait pas les résultats espérés. L'équipe commença à se défaire, certains quittèrent l'établissement, d'autres la région. Habitant à Nîmes avec mon mari, j'avais peu de choix : je restai ouvrière, assez longtemps même pour qu'entre-temps notre groupuscule ait tout simplement cessé d'exister, et avec lui mes motivations essentielles, la plupart de mes camarades de lutte étant partis vers de nouvelles aventures. Je ne saurais pas dire pourquoi je ne décidai pas alors de chercher ailleurs. Peut-être, au fond, la fréquentation des prolétaires me suffisait-elle en guise de participation à la révolution qui devait venir ?

Le bruit courut que l'entreprise avait des difficultés. Dans un premier temps, on me proposa une modification de mon contrat de travail et je me retrouvai dans l'équipe du matin dans une nouvelle organisation du travail en 2×8. Je prenais mon poste à 6 h et finissais à 13 h 30. Les filles de l'équipe du soir prenaient le relais jusqu'à 21 h. Curieusement ce rythme ne me perturba pas. Certes il m'arrivait de me réveiller de ma sieste à 16 h et de foncer sur mon Solex en pensant que j'allais être en retard, avant de me souvenir. Mais avoir tout ce temps libre en sortant de l'usine, quel délice !

Puis un jour nous apprîmes par les syndicats qu'il avait été décidé de déménager l'entreprise pour des raisons liées, pensions-nous, à des avantages fiscaux, non sans avoir d'abord largement dégraissé les effectifs. Je fis partie de la première charrette. Comme j'étais alors enceinte de l'aînée de mes filles, je pris la

chose avec philosophie et m'inscrivis à l'ANPE. Si je fais le compte, j'avais passé alors, en tout, trois ans en usine.

Je ne le savais pas, mais déjà la situation économique d'ensemble se dégradait et le chômage commençait à prendre son essor : je devais rester longtemps sans emploi avant de décider de changer de route et de finir par ne plus penser à ces années que comme à un souvenir aussi marquant que pittoresque. Mais j'affirme aujourd'hui, avec certitude, que non seulement je n'ai aucun regret d'avoir vécu ces années ouvrières, mais même que je trouve bien du plaisir à repenser à ce temps où nous ne fîmes pas la révolution.

Éliane CHEMLA